

Dollard, le 27 août 1955

Mon cher Marcel,

J'ai écrit aujourd'hui — en fait, je viens tout juste de le faire — à M. Bergeron; je ne te répéterai donc pas les nouvelles que je lui donne et dont elle te fera part, je pense. On fête aujourd'hui les 68 ans du vieux Jos, et je viens de raconter à Madeleine comment<sup>1</sup>. Le bonhomme est aujourd'hui plein de bonnes intentions, touchant, contrit et parfaitement sobre. Son gâteau de fête est en train de cuire. Julia court du standard du téléphone au poêle, retourne au téléphone, manoeuvre ses fils, ses fiches, tout cet appareil compliqué, court de nouveau au poêle. Je ne sais vraiment pas comment elle arrive à faire les repas, de la couture, son ménage; car le téléphone la réclame aussitôt qu'elle quitte son tabouret et son poste. On a le «telephone office» dans la cuisine même; c'est te dire qu'on est mis au courant des affaires du village sans délai, depuis la business des compagnies d'huile, jusqu'aux business plus privées des citoyens. Je ne pouvais pas être mieux placée pour connaître la vie d'ici.

De plus, lundi, mardi et peut-être mercredi, je voyagerai avec des gens du Department of Agriculture vers le nord, le sud, l'ouest. Je ne pouvais pas trouver mieux. Je n'ai eu qu'à téléphoner au bureau d'East End pour obtenir cette permission. Il faut en ceci rendre justice aux gens des Prairies: leur accueil est spontané, généreux et sans chichis. Il y a chez eux quelque chose de l'enfance encore: une simplicité d'être primitifs, un peu rustiques, mais honnêtes et francs. Je vais tâcher de t'envoyer aujourd'hui un télégramme pour notre anniversaire au cas où ma lettre d'avant-hier ne t'arriverait pas à temps. Les tiennes, celles du 20 et du 21, me sont tout de même parvenues plus vite que je n'espérais, avant-hier et hier, et j'en suis si contente, car je craignais d'être privée assez longtemps de nouvelles de toi. Cela m'aurait été intolérable.

Un joli vent des Prairies aujourd'hui souffle et fait se balancer les buissons du village, les deux petits érables du Manitoba de Jos, placés de chaque côté du seuil. Il n'y a pas beaucoup d'autres arbres au village. Ce vent plutôt chaud soupire une espèce de plainte douce, nostalgique. C'est bien le vent des Prairies tel que je me le rappelais. Comme j'aimerais pouvoir marcher des milles et des milles par la campagne. Du moins, au début de la semaine prochaine, je verrai du pays; sans doute des fermes où nous arrêterons en passant. J'ai très hâte; c'est exactement ce que je souhaitais.

Continue, mon chéri, à bien te reposer. Ce n'est pas du temps perdu, bien au contraire; ta santé raffermie, tu verras quel bienfait ces semaines de repos et de détente t'auront apporté.

Je t'embrasse bien tendrement.

Gabrielle

*Ajouté en marge sur la première page:* Ne sois pas inquiet si je n'ai pas le temps de t'écrire lundi. Il se peut que je revienne assez tard.